

La diversité ethnique croissante des quartiers de classe moyenne dans la métropole montréalaise : des jeunes familles perplexes

Résumé

L'impact de la diversité ethnoculturelle croissante sur les métropoles canadiennes a suscité de nombreux travaux. On a toutefois moins étudié le cas des quartiers de classe moyenne où cette transition ethnoculturelle est récente. Nous nous sommes penchées sur la lecture que font de ces changements les jeunes familles, immigrantes ou non, soit des ménages particulièrement sensibles au choix d'un milieu de vie adéquat pour élever leurs enfants. Une cinquantaine d'entrevues ont été menées auprès de familles fréquentant des lieux publics (parcs et bibliothèques) dans deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, l'un en banlieue, l'autre dans la ville centrale. Si la diversité ethnique croissante de leur quartier ne semble pas avoir pesé d'emblée sur leurs choix résidentiels, les propos recueillis témoignent néanmoins de leur perplexité quant aux transformations de leur milieu de vie, et ce, au-delà d'expériences urbaines différenciées entre banlieues et ville centre. Les écoles, les bibliothèques, de même que les activités culturelles et de loisirs organisées dans les parcs, s'avèrent également névralgiques pour ces jeunes familles comme lieux de construction du rapport à l'autre.

Abstract

The impact of the growing ethnic diversity of Canada's largest cities has been widely discussed. However, middle-class neighborhoods in recent ethnocultural transition have not been explored, especially the representations of these changes by their inhabitants. In this paper, we study attitudes of young families, immigrant and non-immigrant, towards ethnic transformations. When raising their children, young family households seem particularly concerned with their living environment and the representation of the changes occurring within their neighbourhood. Our study builds on fifty interviews conducted with families attending public places (parks and public libraries) in two neighbourhoods in the Montreal metropolitan area—one in the suburb, the other in the inner city. While increasing ethnic diversity does not seem to have a direct impact on their residential choices, our results show the more perplexing relation of young families towards changes within their environment, as these extend well beyond differentiated urban experiences between suburbs and the inner city. Schools, libraries, cultural and leisure activities organized in parks also appear as important places in the meeting of young families with the Unexpected Other.



INTRODUCTION

La diversité ethnique croissante des métropoles canadiennes transforme les milieux

de vie de façon rapide. On s'est peut-être moins penché sur le cas des quartiers de classe moyenne en transition ethnoculturelle récente. Nous nous sommes intéressées aux attitudes des jeunes familles de classe moyenne, tant natives qu'immigrantes, qui font l'expérience de ces changements dans la métropole montréalaise. Quelle lecture en font-elles? Cela pèse-t-il sur leurs choix résidentiels? Et quels sont les principaux lieux et espaces publics où se construisent leurs rapports à la diversité à l'échelle de leur vie quotidienne? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre en nous appuyant sur une enquête menée auprès des jeunes familles natives et immigrantes dans deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, l'un en banlieue, Vimont, l'autre dans la ville centrale, Ahuntsic. Avant de présenter cette enquête exploratoire, nous reviendrons d'abord sur les types de changements qui en constituent l'arrière-plan : l'évolution des flux migratoires, les modèles d'établissement des groupes ethniques et les crises politiques nationales et internationales ayant marqué l'opinion publique. Puis, seront présentés les grands traits du paysage de la diversité à Montréal et plus particulièrement dans les deux quartiers enquêtés. La table sera alors mise pour préciser notre perspective d'analyse et la stratégie méthodologique avant d'exposer les résultats de la cinquantaine d'entrevues effectuées auprès de ces familles. Nous souhaitons ainsi apporter un éclairage complémentaire aux nombreux travaux qui ont interrogé l'impact de la diversité ethnoculturelle sur le tissu social des métropoles canadiennes, en mobilisant des données récentes recueillies auprès de jeunes ménages de classe moyenne ayant de jeunes enfants et constituant de ce fait une clientèle urbaine névralgique. Nous reviendrons en conclusion sur le rôle de la morphologie urbaine et des modes de vie sur la construction du rapport à l'altérité.

DES MÉTROPOLIS EN TRANSFORMATION : ACCROISSEMENT ET DISTRIBUTION DE LA DIVERSITÉ ETHNOCULTURELLE

Le paysage urbain des grandes métropoles canadiennes connaît des changements rapides depuis de nombreuses années au chapitre de la diversité ethnoculturelle. Les flux migratoires toujours plus importants se sont diversifiés tant sur le plan des pays d'origine des migrants, du profil socio-économique de ces derniers que des formes mêmes de la migration (mobilité et statuts d'immigration) (Simmons 2010). Ces transformations sont particulièrement marquées dans les trois principales métropoles canadiennes, tout en différant fortement de l'une à l'autre. Dans les trois cas, elles se sont accompagnées de changements significatifs dans les modes d'établissement des immigrants et d'insertion urbaine des groupes ethnoculturels, la complexité de ces changements venant bousculer les modèles d'analyse des études urbaines. Ainsi, pour Montréal, Charbonneau et Germain avaient déjà montré en 1998, la

multiplication des modèles d'insertion urbaine des groupes ethniques à l'occasion d'une enquête menée dans sept quartiers multiethniques de la métropole. Plus récemment, nous avons utilisé la métaphore de la fluidité pour caractériser l'évolution de la diversité ethnoculturelle dans la région métropolitaine (Leloup et Germain 2012). À Toronto, le modèle d'assimilation spatiale liant intégration sociale et dispersion spatiale a clairement montré ses limites face notamment à la croissance de nouveaux types d'enclaves attirant les immigrants en banlieue, comme l'ont montré Qadeer, Agrawal et Lovell (2010). À Vancouver, Hiebert (2012) qui avait déjà discuté avec Ley (2003) d'assimilation et de pluralisme culturel, fait aujourd'hui appel au concept de super-diversité proposé par Vertovec (2007) au Royaume-Uni pour rendre compte de l'entrecroisement de multiples facteurs (statut socio-économique, statut d'immigration, milieux de vie, diversité religieuse, etc.) qui caractérisent désormais les groupes ethnoculturels.

Parallèlement à cette nouvelle géographie de la diversité dans les métropoles canadiennes, on s'est aussi beaucoup interrogé ces dernières années sur les impacts de cette diversité sur le tissu social des villes, tout particulièrement depuis le texte percutant de Robert Putnam publié en 2007. Dans son essai intitulé *E Pluribus Unum*, il montrait que l'accroissement de la diversité à l'échelon local tendait à réduire le capital social de la société américaine, chacun se repliant sur soi ("hunkering down" (Putnam 2007). Invité dès 2003 à présenter au Canada les résultats préliminaires de ses travaux, il allait susciter débats et recherches sur le capital social collectif et individuel des immigrants¹ (Ray et Preston 2009; Hou et Wu 2009). Si la plupart des études conduisent à nuancer, bien qu'à des degrés divers, l'application de la thèse de Putnam aux villes canadiennes et appellent à un traitement plus fin de la réalité des quartiers pour saisir les attitudes face à la diversité, elles reposent pour l'essentiel sur des données (Recensement de 2006 et Enquête sur la diversité ethnique en 2002) qui ne permettent pas de saisir les changements récents. Or parmi ces derniers, on compte non seulement de nouveaux flux migratoires (on évoquera plus loin dans le cas du Québec les immigrants nord-africains), mais aussi des événements politiques ayant secoué les scènes nationales et internationales et qui affectent profondément les perceptions et sentiments de confort vis-à-vis la diversité ethnique.

Ce fut très certainement le cas au Québec avec la crise des accommodements raisonnables et la vaste consultation publique à laquelle elle a donné lieu en 2007 dans le cadre de la Commission Bouchard Taylor sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles. Les effets de cette consultation sur l'opinion publique furent considérables et multiples, combinant stigmatisation des différences ethnoculturelles et pédagogie de la diversité, en plus de nourrir une polarisation Eux/Nous (Potvin 2012). Dans le sillage de ces événements, des partis politiques soucieux de se faire les porte-parole des classes moyennes exploiteront le thème des

« menaces identitaires » (Labelle et Icart 2007), un sujet qui resurgit régulièrement dans l'actualité. Dans un sondage réalisé en 2011 à travers les régions du Québec, à Ville de Laval où se situe un des deux quartiers dont il sera question plus loin, la moitié des répondants considéraient l'arrivée d'immigrants d'origines ethniques et culturelles différentes comme une menace à la culture québécoise (les moins de 30 ans avaient toutefois une opinion différente) (Hebdos Quebec 2011).

Ce contexte historique n'est pas étranger au programme de recherche que nous avons mis en place en 2010 pour mieux comprendre l'expérience vécue par les habitants dans des quartiers de classe moyenne en « transition ethnoculturelle » rapide², les couches moyennes étant particulièrement sensibles à toute incertitude qui risque de modifier le sens de leur mobilité sociale, du fait de leur position médiane sur l'échelle sociale. Ce type de quartier, souvent délaissé par les sciences sociales davantage attentives aux problématiques vécues dans les quartiers défavorisés, est pourtant névralgique dès qu'il est question de diversité ethnique en Amérique du Nord, comme le montre la littérature sur le « White Flight. » Ainsi aux États-Unis, Wilson et Taub (2007) ont examiné ce qui se passe dans quatre quartiers de petites classes moyennes lorsque le portrait ethno-racial change de façon significative, en regardant tout particulièrement l'intersection entre classe, race et ethnicité ainsi que les dynamiques associatives. De plus, il nous semblait important de replacer la question du rapport à la diversité dans l'ensemble de l'expérience quotidienne des individus pour compléter le portrait des opinions stéréotypées souvent mises de l'avant dans les sondages.

Dans le présent article, il sera question spécifiquement des pratiques et des attitudes des jeunes familles qui habitent dans des quartiers de classes moyennes. Les ménages de classe moyenne, immigrants et non immigrants, ayant de jeunes enfants, représentent une population intéressante à étudier non seulement parce qu'ils incarnent jusqu'à un certain point le futur des villes (comme l'avait bien montré Richard Sennett dans *La famille contre la ville*), mais aussi parce qu'ils sont généralement très concernés par les transformations de leur environnement social³. Nous avons vu que les paysages urbains de la diversité au Canada changent rapidement. Ces changements concernent tant les banlieues que les villes centrales, les quartiers défavorisés que les quartiers plus aisés au sein des aires métropolitaines. Nous ferons toutefois l'hypothèse que l'expérience de la diversité risque d'être différente dans la ville centrale et en périphérie, du fait de la morphologie et du mode de vie qui caractérisent ces espaces.

Avant de présenter notre enquête proprement dite, nous ferons un portrait synthétique de la géographie de la diversité à Montréal, une géographie qui diffère sur plusieurs points de celle des deux autres métropoles canadiennes, et ce, pour mieux situer les deux quartiers dans lesquels les jeunes familles ont été interrogées. Nous avons en effet choisi de cibler des quartiers qui ne sont devenus multiethniques que récemment et étaient associés auparavant à la majorité historique.

UNE MÉTROPOLE FLUIDE

La présence immigrante à Montréal est beaucoup plus modeste qu'elle ne l'est à Vancouver et *a fortiori* à Toronto. Par contre, la diversité ethnique y est plus forte (Apparicio, Leloup et Rivet 2007), notamment en raison de l'accent mis par le gouvernement du Québec sur la sélection d'immigrants francophones. Cette diversité est aussi depuis longtemps inscrite dans le paysage des quartiers, les « petites patries » bâties par les immigrants d'Europe du Sud (Italiens, Grecs et Portugais) ayant succédé à la segmentation de l'espace instaurée par les Écossais, les Anglais et les Irlandais après la Conquête de 1759 (McNicol 1993). Aujourd'hui, la majorité des quartiers centraux, péri-centraux et des proches banlieues sont toutefois devenus nettement multiethniques. Comme le notent encore Apparicio, Leloup et Rivet (2007, 82–83) :

« ...la composition des espaces où se distribue la population immigrante reste relativement hétérogène, ce qui se traduit par des niveaux d'exposition à l'altérité et de diversité locale élevés. Montréal offre ainsi le visage d'une ville où la concentration et la centralité de la population immigrante ne présentent pas un niveau important d'isolement et de spécialisation spatiale ».

De 2001 à 2006, on note également une diffusion spatiale significative des minorités visibles même à l'échelle fine des aires de diffusion (Leloup et Germain 2012). On a aussi montré l'hétérogénéité des types de milieux de vie où sont établis les immigrants, des zones de transition du centre-ville aux quartiers de classe moyenne en passant par les quartiers en gentrification ayant traditionnellement peu accueilli des immigrants (Dansereau, Germain et Vachon 2011). Enfin, plusieurs vagues récentes d'immigrants se sont rapidement dispersées sur l'île de Montréal et même dans les banlieues limitrophes, sans pour autant former des villages ethniques comme le firent les anciens immigrants d'Europe du Sud ou de l'Est. C'est le cas notamment des immigrants venant d'Afrique du Nord – notamment d'Algérie et du Maroc en nombres plus importants à partir du milieu des années 1990 et surtout dans les années 2000 (Castel 2012) – très présents ces dernières années dans les deux quartiers étudiés.

Il n'en reste pas moins que, comparativement à Toronto et Vancouver, les immigrants s'établissent beaucoup moins en banlieue. On a donc pu parler de non-étalement de l'immigration (Germain et Mitropolitska 2008). Néanmoins, le recensement de la population de 2006 laisse entrevoir un renversement de perspective, du moins dans les banlieues limitrophes de l'île de Montréal, dont Laval.

Nous avons déjà parlé de fluidité des territoires de l'immigration, ce qui veut dire aussi que les immigrants se sont établis dans des quartiers où ils étaient auparavant peu présents, et que la composition ethnoculturelle des quartiers évolue rapi-

dement. La métaphore de la fluidité évoquant un phénomène qui se répand, qui ne peut être que difficilement contenu et cerné, suggère en outre que cette diffusion de la diversité pourrait être source d'inquiétudes pour les majorités établies. Dans le contexte québécois, caractérisé par une « majorité fragile », selon l'expression de Marie McAndrew (2010), cette hypothèse semble plausible, la crise des accommodements raisonnables étant un indice dans ce sens (Germain et Poirier 2007).

DEUX QUARTIERS EN TRANSITION ETHNOCULTURELLE

Les deux quartiers retenus, Vimont et Ahuntsic, illustrent une facette de ces changements. Étant jusqu'au début des années 1990 associés à des quartiers de la majorité, ils ont vu leur composition changer de façon significative au cours des dernières années. Ils sont encore loin aujourd'hui de faire partie des quartiers de classes moyennes les plus multiethniques de la métropole comme Brossard sur la Rive-Sud ou Loyola en périphérie du centre. Ils affichent des proportions d'immigrants inférieures à ce que l'on trouve dans les quartiers de Montréal : Vimont qui est situé au centre de la ville de Laval comptait 20 % d'immigrants en 2006, Ahuntsic qui est situé au nord de la ville de Montréal en comptait 27 %. Ces proportions sont sans doute aujourd'hui bien supérieures et la diversité ethnique semble s'être également considérablement accrue, comme en témoignent nos observations de terrain et des entrevues avec des informateurs clés qui parleront d'une « évolution démographique récente exponentielle »⁴ associée à la présence de certains groupes ethniques : « avant on avait des Noirs, maintenant on a des Arabes ». Ces changements dans le portrait de la diversité que nous détaillerons ci-dessous s'accompagnent aussi d'un rajeunissement démographique lié à l'arrivée de jeunes familles. Enfin, si ces quartiers peuvent être caractérisés de quartiers de classe moyenne, ils n'en comprennent pas moins des couches sociales fort différentes.

Voici donc un portrait synthétique de ces deux quartiers, saisis non comme des territoires institutionnels, mais comme des milieux de vie qui correspondent à des territoires familiers dans les représentations de l'espace des habitants. Vimont (27 207 habitants en 2006), au cœur de Ville de Laval sur l'île Jésus, est une banlieue nord-américaine typique : un milieu résidentiel plutôt récent et en expansion, en majorité de bungalows, avec peu d'artères commerciales et un usage de la voiture omniprésent, semble nourrir une atomisation des relations sociales. Quartier de propriétaires (les trois quarts des ménages) et de familles, le revenu médian des ménages s'établissait à 59 169 \$ au recensement de 2006. Le tissu associatif et communautaire y est (encore) peu développé. En 2006, le pourcentage d'immigrants correspondait à celui de la moyenne métropolitaine (20 %). Des immigrants italiens s'y sont installés depuis longtemps, suivis en nombres plus modestes de personnes

d'origine haïtienne et asiatique, avant l'arrivée importante ces dernières années d'immigrants d'origine maghrébine. La municipalité a toujours mené une politique de gestion de la diversité très différente de celle de Montréal; on pourrait la qualifier de républicaine (« Nous sommes tous des Lavallois ») (Germain et Alain 2005). Les frontières délimitant ce quartier se sont révélées assez floues pour la plupart de nos interlocuteurs; l'échantillon comprend d'ailleurs quelques habitants du quartier voisin (Auteuil)⁵.

Ahuntsic (75 357 habitants) est un ancien quartier résidentiel éloigné de l'île de Montréal où s'établissaient jadis des petites classes moyennes canadiennes-françaises. Il fait partie de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville, un des 19 arrondissements de la Ville de Montréal. Une population vieillissante est en train de céder la place à des jeunes familles. Le territoire est socialement contrasté (on y trouve quelques îlots de logement social), comprend de grands parcs, et est situé au bord de la rivière des Prairies, mais aussi de grandes voies de circulation aux abords desquelles se concentrent des immigrants récents dans des walk-ups (logement privé multifamilial de bas de gamme). Le revenu médian des ménages y est d'ailleurs plus faible qu'à Vimont, soit 40 981 \$. La population immigrante est plus importante qu'à Vimont (27 %) et plus variée, mais comprend elle aussi des populations d'origine haïtienne et maghrébine. Les quartiers limitrophes (Cartierville et Saint-Michel) sont beaucoup plus multiethniques et plus défavorisés.

L'ENQUÊTE

Nous avons voulu comprendre les attitudes des jeunes familles à l'échelle de la vie quotidienne et saisir *in situ* l'impact des changements de la composition ethnoculturelle. Dans le cadre de l'enquête « La ville à l'épreuve de la diversité », différents lieux publics fréquentés par les ménages de classe moyenne étaient ciblés⁶ et avaient fait l'objet de séances d'observations systématiques. Pour l'étude dont il est question ici, les familles ont été recrutées directement dans ces lieux d'observation pour une entrevue approfondie. Un total de 51 entrevues semi-structurées⁷ d'une durée moyenne d'une heure quinze ont été menées à Ahuntsic (27) et Vimont (24) entre mai 2011 et août 2012. Les ménages interrogés sont de classe moyenne; nous avons toutefois adopté une opérationnalisation assez lâche de cette notion. En s'inspirant des travaux de Cusin (2012) et de Chauvel (2006), quatre grands critères ont été retenus, la plupart des ménages se qualifiant sur au moins trois d'entre eux: 1) habiter dans un quartier « dit » de classe moyenne; 2) avoir un revenu familial brut entre 40 000 \$ et 120 000 \$; 3) occuper une position intermédiaire dans l'échelle des occupations professionnelles; 4) s'auto-catégoriser en termes de classe moyenne.

Notre échantillon comprend à la fois des immigrants et des natifs, à l'image des jeunes familles présentes dans les deux quartiers. Précisons que parmi les natifs, peu

CARTE 1. Localisation des deux quartiers à l'étude : Ahuntsic et Vimont



de jeunes familles dans ces quartiers qui n'ont pas une longue tradition d'accueil de l'immigration, sont d'origine immigrante ou sont des minorités visibles. Nous nous sommes donc contentées de classer nos interlocuteurs en deux catégories, ce qui, à l'échelle de la ville entière aurait été moins pertinent compte tenu de l'importance des minorités ethnoculturelles nées au Canada.

Au lieu d'aborder d'emblée la question de la diversité ethnique, les entrevues portaient d'abord sur la perception des changements marquant le quartier et sur l'identification des points forts et des points faibles du quartier. Nous voulions en effet éviter de sur-ethniciser d'emblée les opinions recueillies.

Les échantillons d'Ahuntsic et de Vimont sont fort comparables sur plusieurs variables : le sexe, l'âge, la durée de résidence dans le quartier (sept familles sur 10 y habitent depuis moins de 5 ans), le niveau de scolarité (très scolarisés, les trois-quarts ayant réalisé des études universitaires) ainsi que le niveau socio-économique (avec proportion similaire de ménages situés dans les tranches salariales moyennes et moyennes-supérieures). Néanmoins, les répondants d'origine immigrante sont quelque peu sur-représentés à Vimont, étant donné une transition démographique plus récente, et viennent d'une plus grande variété de pays (Maroc, Algérie, Tunisie, Liban, Syrie, Italie, Pologne, Japon, Colombie, Cuba, Haïti), qu'à Ahuntsic (Algérie,

TABLEAU 1. Principales caractéristiques sociodémographiques des répondants.

	Ahuntsic n=27	Vimont n=24
Statut d'immigration		
Né au pays	20	13
Né à l'extérieur du pays*	7	11
Statut d'occupation		
Propriétaire	19	20
Locataire	8	4
Niveau socioéconomique (Revenu familial brut)		
10 000 \$-39 999 \$	2	4
40 000 \$-79 999 \$	5	3
80 000 \$-99 999 \$	8	7
100 000 \$-119 999 \$	6	4
120 000 \$ et plus	6	6

* Deux répondants nés au pays s'identifiaient comme immigrant et ont été classés dans « Né à l'extérieur du pays »

Tunisie, Italie, France et Suisse). Les familles recrutées à Vimont sont aussi davantage propriétaires de leur logement (de bungalow ou maison unifamiliale) que locataires (en appartement). Les familles d'Ahuntsic ont en général moins d'enfants et ceux-ci sont plus jeunes que ceux des familles interrogées à Vimont.

1. Le choix d'un quartier : une question d'identité?

La littérature sur les choix résidentiels met généralement en évidence les variables économiques et démographiques telles que le prix, la localisation, le type de logement et ses caractéristiques matérielles (nombre de pièces, structure du bâti, niveau de confort, ancienneté de la construction, etc.) (Bonvalet et Brun 2002; Cornuel 2010). Plus récemment, les approches sociologiques et anthropologiques ont souligné l'importance des besoins, des préférences, des représentations et des aspirations résidentielles pour comprendre les choix résidentiels des ménages (Grafmeyer 2010). Ceux-ci sont aussi liés aux expériences résidentielles antérieures (habitus résidentiels) et s'avèrent indissociables du cycle de vie dans lequel s'inscrivent les ménages. La présence d'enfants joue ainsi un rôle significatif puisqu'elle génère des

besoins spécifiques quant au choix du logement et à sa localisation. Selon la littérature sur l'espace-temps ("time-geographical literature"), les familles sont dépendantes des services offerts *dans* et *au-delà* de leur quartier pour mener à bien leur vie familiale quotidienne (Karsten 2007). Ainsi, les arbitrages complexes entre distance, temps et proximité sont des conditions essentielles dans la vie quotidienne des familles, et ce, particulièrement pour les familles bi-actives (Green 1997; Brun et Fagnani 1994). Mais, le choix du quartier, du logement et du statut d'occupation constitue aussi un marqueur identitaire. Tel que l'affirme Lia Karsten: "narratives about residential locations say something about the identities that people wish to construct for themselves" (2007, 92) et, nous ajoutons, pour leur famille.

Plusieurs dimensions sont prises en considération par les jeunes familles lorsqu'elles élisent domicile⁹, mais qu'en est-il de la composition ethnique du quartier souvent évoquée dans la littérature nord-américaine sur le "White flight"? Nos résultats montrent un portrait quelque peu différent du scénario de l'exode des classes moyennes blanches vers les banlieues fuyant l'ethnisation des quartiers centraux.

Les jeunes familles rencontrées évoquent rarement d'emblée l'immigration et/ou la diversité ethnique du quartier. Les contraintes financières, professionnelles et celles relatives au marché de l'habitation, arrivent en tête de liste dans les motifs d'établissement et délimitent leur marge de manœuvre. Cependant, la diversité ethnique n'est pas absente du portrait, surtout lorsque vient le temps pour ces familles de classe moyenne de trouver un (bon) endroit pour élever leurs enfants. Ainsi, les agents immobiliers leur conseillent d'éviter certains quartiers, souvent d'ailleurs les trois mêmes quartiers multiethniques (et surtout fortement défavorisés) associés dans les médias à divers troubles sociaux dont le phénomène des gangs de rue. Certains de ces agents immobiliers, en particulier à Laval, ont explicitement mentionné l'immigration comme un facteur répulsif, une vision qui n'est toutefois pas toujours partagée par les ménages à la recherche d'un domicile, comme en témoigne les commentaires suivants :

JP : Dans le fond, notre agent d'immeuble nous a fortement déconseillé St-Michel et Montréal-Nord.

E : Encore une fois, c'est pas qu'on est racistes, mais...

JP : Il y a beaucoup de violence, mais est-ce que c'est vrai ou non, on n'a jamais habité. On ne peut pas confirmer.

E : Habiter là, ok, mais avec des enfants, c'était non (Vimont-Eva et Jean-Philippe-propriétaires-natifs).

La première maison que l'on a visitée à Laval-des-Rapides, on a eu la belle remarque de l'agent d'immeuble comme quoi si on achète ici, on va être bien parce qu'il y a pas trop de races dans le coin... je lui ai dit qu'on ne voulait pas habiter là! (Rires) (Ahuntsic-Sylvianne et Nathan-propriétaires-natifs¹⁰).

Les familles de classe moyenne recherchent un environnement résidentiel dans lequel elles se reconnaissent et cette recherche devient particulièrement stratégique avec l'arrivée des enfants. Le choix du quartier repose sur des considérations identitaires qui sont intimement liées au choix d'un « quartier à notre image » avec « des familles qui nous ressemblent », nous diront-elles. Pour certaines, la diversité ethnique est « ce qui nous sépare », alors que pour d'autres elle est une richesse qu'elles apprécient et qui rend leurs expériences du quartier stimulantes et enrichissantes, pour elles comme pour leurs enfants.

2. Des environnements incertains et des lectures variées de la diversité

Lorsqu'elles évoquent les changements démographiques du quartier, la diversité ethnique n'est pas toujours mentionnée d'emblée, on l'a vu : plus du tiers des familles interrogées n'y ont pas spontanément fait référence. Elles parlent plus volontiers de la forte présence de personnes âgées, avec des commentaires du type « c'est un quartier de vieux », « de baby-boomers », « des personnes âgées italiennes ». Établies depuis fort longtemps, celles-ci semblent avoir acquis un statut distinct des nouvelles populations immigrantes qui arrivent dans le quartier ces dernières années, notamment en provenance du Maghreb. En même temps, les familles sont unanimes à remarquer l'arrivée d'autres jeunes familles : « on commence à voir un peu plus de nouveaux visages, un peu plus de poussettes ».

Parlant davantage de transition générationnelle qu'ethnique, la présence immigrante ne passe pour autant pas inaperçue. Quand elle est finalement abordée par les interlocuteurs au fil de la conversation, c'est toutefois avec réticence ou un certain malaise, bien qu'il soit peut-être plus juste de parler de surprise face au caractère multiethnique du quartier. Nos répondants ont déclaré en effet que c'était « inattendu » et « surprenant de découvrir une telle diversité », d'autant plus qu'Ahuntsic et Vimont ne sont pas des quartiers reconnus comme étant multiethniques. La surprise vient aussi du fait qu'un bon nombre de répondants sont originaires de milieux relativement homogènes et que l'expérience de la diversité est nouvelle pour eux.

À date, ça ne me dérange pas, mais c'est différent. Il y a beaucoup d'ethnies. Je suis pas habituée, moi qui viens du Saguenay. Ce n'est pas grave, mais tu sais j'ai pas vécu ça quand j'étais petite. Dans Petite Patrie, c'est très, très Québécois puis Français même. Tu sais, ça fait, c'est nouveau (Ahuntsic-Caroline-Locataire-native).

Les mots utilisés restent très généraux et prudents : « il y a de tout », « c'est très mélangé », « c'est diversifié », « il n'y a pas de majorité », « il n'y a pas de ghetto ». Lorsque nos interlocuteurs désignent plus particulièrement les personnes issues de l'immigration, l'éventail des expressions utilisées se fait large : « communautés culturelles » ou « ethniques », « immigrants », les « races » ou les « raciaux », les « ethnies », les « ethniques » ou même les « ethnicités ». On a aussi recours à d'autres nomenclatures telles

que « nouveaux arrivants » versus « pure laine », ou « minorités visibles ». Ce vocabulaire évoque souvent une posture « politiquement correcte » qui n'est sûrement pas sans lien avec la saga des accommodements raisonnables. Mais l'inconfort à nommer les choses masque sans doute aussi des opinions mitigées face à la diversité croissante des quartiers et cette perplexité est palpable chez les interlocuteurs qui ne sont pas eux-mêmes d'origine immigrante.

Les interlocuteurs soulignent que la diversité ethnique a évolué à travers le temps et l'on note au passage, surtout venant des résidents de longue date, qu'elle semble s'être accélérée et diversifiée au cours des dernières années. De plus, elle n'est pas dispersée de façon uniforme sur le territoire et il est étonnant de voir à quel point les interlocuteurs se représentent clairement les divisions, parfois tranchées au couteau, entre les secteurs plus mixtes et d'autres, plus homogènes. Les propos de Nawel qui s'estime chanceux d'être « du bon côté » du quartier sont éloquentes à cet égard.

À Ahuntsic, il faut savoir que le quartier est coupé en deux : il y a le quartier cool et le quartier très pauvre. On a découvert que c'est ça la limite et heureusement on est du bon côté! C'est le hasard, mais le hasard on le provoque (Ahuntsic-Marine et Nawel-locataires-Marocains).

Le quartier ici en arrière c'est Italien anglophone. C'est correct, c'est un constat. Ils sont là, avec des grosses cabanes, dénudées, pas d'arbres. C'est très, très différent. Il y a une ligne. Après Normand-Béthune, ça coupe [...] C'est Québécois et Italien, mais francophone (Vimont-Valérienne et Guy-propriétaires-natifs).

Le quartier « cool » d'Ahuntsic comprend des familles majoritairement canadiennes-françaises, propriétaires d'un duplex ou d'un bungalow alors que le quartier « moins cool » est beaucoup plus multiethnique puisqu'il inclut des ensembles de HLM et des blocs appartements où habitent notamment des nouveaux arrivants défavorisés.

L'accélération et la diversification de l'immigration notées par les répondants sont sans conteste liées à la présence accrue d'immigrants nord-africains, désignés par une terminologie variée : les « Arabes », « Maghrébins », « Arabo-musulmans » et surtout les « femmes voilées » et encore davantage les « voilées ». Près des deux tiers des familles, lorsque invitées à parler de la composition ethnique du quartier (quand elles ne l'ont pas fait d'elles-mêmes), parlent de la présence maghrébine dans les parcs en évoquant le port du voile : « les autres, on ne les remarque pas aussi facilement, mais les femmes qui portent le voile, ça saute aux yeux » nous dira une Ahuntsicoise. Ce qui irrite les familles natives, mais aussi des familles elles-mêmes d'origine nord-africaine, n'est pas tant leur présence dans les espaces publics que le symbole d'oppression que peut représenter le port du voile. Le discours devient encore plus cinglant lorsqu'il est question de la présence, pour ne pas dire l'omniprésence, selon certains répondants, des femmes portant le foulard dans les services de garde et dans les écoles comme nous le verrons plus loin.

2.1 Les incertitudes des familles immigrantes et natives : si différentes?

En général, les familles immigrantes ne veulent pas être identifiées avec des « enclaves ethniques » ou avec des « ghettos ». Mais elles ne veulent pas non plus être les « seuls immigrants du quartier », sans doute pour éviter toute stigmatisation. Une répondante d'origine syrienne installée à Vimont déclarera par contre : « je suis raciste de moi-même, moi, j'en veux pas d'immigrants dans mon quartier ! ».

Par ailleurs, les familles immigrantes aimeraient avoir davantage de rapports avec les familles natives, mais disent se heurter souvent à des contacts superficiels. Rares sont celles ayant réussi à nouer des rapports amicaux ailleurs dans le quartier que dans leur voisinage immédiat. Néanmoins, peu d'entre-elles estiment avoir fait l'objet de rejet, de discrimination ou même de méfiance, mais plutôt de la curiosité.

Quant aux familles natives, elles sont préoccupées par les changements rapides de la composition ethnique, mais surtout socioéconomique du quartier. Certaines envisagent de quitter le quartier vers des banlieues plus éloignée (où il y a plus d'espace – mais moins d'espace de contact – pour un prix inférieur) si les changements s'y poursuivent. Bien que le quartier soit loin d'avoir atteint le “tipping point” (ou “rapid ethnic turnover”) (Wilson et Taub 2007), les familles natives font état d'un sentiment croissant d'invasion, appréhendant d'être « les seuls qui restent de notre gang ». Mais du même souffle, elles affirment aussi habiter dans un « bon quartier tranquille » dont elles énumèrent volontiers tous les attraits. Les familles natives déplorent elles aussi le peu de contacts avec les familles immigrantes.

« Non, c'est pas quelque chose qu'on recherche et on évite pas les nouveaux arrivants non plus. Je pense que ça l'ajoute aux possibilités d'ouverture d'esprit pour mes enfants. Je ne peux pas dire que c'est juste positif, mais je pense qu'il y a énormément de bon là-dedans » (Ahuntsic-Annie-Claude-proprétaire-native).

Les différences culturelles, religieuses et linguistiques sembleraient entraver des relations sociales plus intenses : « les contacts sont courtois, mais ça n'ira pas plus loin ... ».

3. Les lieux de côtoiements : ambivalences et attachements

Au-delà des perceptions du quartier, nous nous sommes intéressées aux lieux et espaces publics où se vit la diversité au quotidien. Ceux-ci sont forts différents dans les deux quartiers, y compris dans leur fréquentation. Nous aborderons trois types de lieux qui sont ressortis des entrevues et des observations de terrain comme étant à la fois des espaces sensibles, mais aussi privilégiés dans la construction du rapport à la diversité : les écoles (et services de garde), les parcs et les bibliothèques. Nous les évoquerons de façon succincte, sans entrer ici dans le détail des données recueillies lors des observations réalisées dans les parcs et les bibliothèques. Nous commencerons d'abord par discuter d'un type de lieu, en l'occurrence un équipement

collectif, où nous n'avons pas effectué d'observations systématiques, mais qui est revenu souvent dans les entrevues que nous ont accordées les jeunes familles.

3.1 *Les écoles et les services de garde comme lieux sensibles*

Nous avons vu que les familles semblent surprises de constater la diversité de leur quartier, mais certains lieux de côtoïement sont incontournables pour de jeunes parents soucieux d'offrir une éducation de qualité à leurs enfants.

Les écoles, mais aussi les services de garde, tant au niveau des centres de la petite enfance que des garderies en milieu familial privées ou subventionnées, se sont avérés des lieux « sensibles » dans l'expérience de la diversité évoquée par nos interlocuteurs en raison du nombre croissant d'éducatrices et d'enseignantes d'origine arabo-musulmane portant le voile. Tant à Vimont qu'à Ahuntsic, on n'hésite pas à dire qu'« elles ont envahi les services de garde », « créneau laissé libre par d'autres [sous-entendu des "Québécois de souche"] ». Sujet de préoccupation important pour bien des parents qui, s'ils ne voient pas d'inconvénient à ce que leurs enfants entrent en contact avec des « femmes voilées » dans les parcs, ont une toute autre attitude dès qu'il s'agit de garderie ou d'école.

Y'a beaucoup de femmes voilées, mais j'aimerais pas que son éducatrice soit voilée, mais, tu sais qu'il en côtoie à l'école, c'est parfait, c'est le fun qu'il côtoie aussi d'autres ethnies là... Ça je trouve ça, ça je trouve ça avantageux, je trouve que c'est un beau plus pour les enfants... (Ahuntsic-Caroline-locataire-native).

C'est aucunement raciste mais dans le choix de la garderie, quand je suis arrivée ici, j'en ai visité quelques-unes et dans le coin quand je te disais que c'est plus... c'est vraiment très très musulman là, il y a une des garderies où toutes les éducatrices étaient voilées et tout ça. Moi j'ai aucun problème sauf que par après je suis contente d'avoir choisi celle-là où Laure a de tout. Parce que dans ma tête à moi, une garderie c'est la reconstitution de la société dans laquelle elle, elle va vivre. C'est ce que j'ai demandé à Marc-André : est-ce que toutes tes amies sont voilées? Non... il y a de tout (Ahuntsic-Marc-Antoine et Julie-propriétaires-natifs).

Ces inquiétudes concernent aussi à l'occasion l'usage du français.

Nos voisins à Montréal [Ahuntsic], la plupart c'était des gens d'autres nationalités. Puis la petite allait dans une garderie, il y avait aucun Québécois qui travaillait là. Puis, j'aimais pas ben ben ça non plus. Pas parce que, je suis pas raciste du tout, sauf qu'ils avaient de la misère à parler français. J'étais comme, comment tu veux qu'elle apprenne à bien parler, si on comprend même pas nous même ce que les adultes disent. Fait que ça, ça m'énervait. C'était pas une garderie le fun (Vimont-Eva et Jean-Philippe-propriétaires-natifs).

À l'inverse, Gabrielle, native du Québec mariée à un Algérien voit d'un très bon

œil le fait que son fils aille dans une garderie tenue par une arabo-musulmane et qu'il puisse apprendre l'arabe, tout en soulignant que l'éducatrice tient à communiquer en français avec les enfants.

Si la diversité ethnique est source d'appréhensions pour certains parents surtout quand elle engage des marqueurs religieux, elle est aussi perçue comme un atout pour de nombreux parents. Pour ces ménages de classe moyenne qui valorisent l'éducation de leurs enfants, être en contact avec des personnes de diverses origines ethniques semble une opportunité : qu'il s'agisse d'apprendre différentes langues ou de favoriser un esprit cosmopolite, ils y voient une bonne façon de préparer leurs enfants à affronter le monde contemporain.

L'immigration c'est une richesse, c'est pas un problème, tu sais, nous autres, on est contents que nos enfants soient exposés à d'autres cultures. On voit ça positivement (Ahuntsic-Francis et Carla-propriétaires-natifs).

Ces lieux incontournables dans le rapport à la diversité que sont les milieux scolaires et éducatifs tranchent jusqu'à un certain point avec le reste des lieux fréquentés par plusieurs familles, du fait de routines quotidiennes distinctes et d'usages différenciés du quartier, comme l'explique Mélanie :

C'est drôle parce que c'est très multiculturel Ahuntsic, mais dans les activités que je fréquente, c'est très québécois, très très québécois [...]. Je le vois dans la classe à Alexis, mais c'est des visages que j'avais pas côtoyés dans le quartier, par exemple. Parce que les petits Québécois, je les avais vus, soit à la piscine, à la bibliothèque, de vue, sortir d'un endroit, ou tout ça. Mais eux, je les avais jamais côtoyés, je les avais jamais vus... (Ahuntsic-Myriam et Jean-propriétaires-natifs).

3.2 Les parcs

Les parcs constituent à la fois des espaces publics où les familles immigrantes et natives se distinguent du fait d'usages différenciés, à la fois des zones de contacts où elles se côtoient à l'occasion d'événements (fêtes, activités sportives, etc.). L'usage des parcs porte d'abord l'empreinte de modes de vie passablement différents dans nos deux quartiers. Si dans les deux cas, les activités organisées et les équipements sportifs ou de loisirs attirent de nombreuses familles de toutes origines, en général, les quelques parcs que l'on trouve à Vimont sont souvent vides, à la différence de ceux d'Ahuntsic, remplis, plus vastes et plus nombreux.

Nos observations dans les parcs révèlent les usages relativement différents qu'en font les familles immigrantes et natives. Les premières sont souvent de plus grandes consommatrices d'espaces publics, mais surtout, ces espaces représentent d'abord pour elles des lieux de sociabilité publique avant d'être des lieux d'activités. Les sorties au parc en famille, les pique-niques et BBQ par journée de beau temps qui domi-

nent à l'occasion l'occupation de l'espace, ne passent pas inaperçues auprès des familles natives. Cette forte présence immigrante suscite alors des commentaires paradoxaux : certaines familles natives rapportent qu'elles se sont senties « envahies » ou « pas à l'aise » ou « pas à notre place ». Mais, en même temps, ce regard est aussi teinté d'envie :

Dans le parc des Hirondelles, c'est vraiment, c'est, après le souper, y'a des grands grands rassemblements. C'est le fun, nous on l'a peut-être un peu perdu, tu sais, le côté on se retrouve au parc en grosses gangs, mais eux ils l'ont, fait que, à quelque part, c'est le fun pour eux, mais des fois, nous, ça nous fait sentir un petit peu tout seul (Ahuntsic-Adèle et Jules-propriétaire-native et Français).

Les familles natives ont quant à elles un rapport plus instrumental aux parcs. C'est une destination fonctionnelle : elles y vont rarement pour flâner, se promener (sauf s'il s'agit du chien!), pour se retrouver en famille. Les horaires de fréquentation sont aussi différents, comme le note un ménage natif :

La façon d'élever leurs enfants, aussi, puis tout ça. Mais prends juste au niveau des horaires, c'est vrai là que ça diffère. Tu sais, nous autres, ils ne vont pas jouer dehors ou au parc à huit heures le soir, tandis qu'eux, souvent, vont sortir à cette heure-là, tandis que les nôtres sortent de jour, fait qu'ils dorment, fait qu'on se voit moins, on se côtoie moins (Ahuntsic-Myriam et Jean-propriétaires-natifs).

Au total, les occasions de côtoiement ne sont pas nombreuses, en dehors des activités organisées (sport, fêtes, etc.), ce qui limite par le fait même les occasions de frictions. Sans aller jusqu'à évoquer l'image des vies parallèles, souvent utilisée dans la littérature sur la cohabitation interethnique (De Rudder 1984), on note quand même peu d'entrecroisements des trajectoires quotidiennes des différents types de familles, particulièrement à Vimont. La morphologie du quartier, mais aussi le mode de vie qui y est associé (un mode de vie délibérément choisi dans le cas de nos familles de classe moyenne), jouent un rôle non négligeable dans l'expérience, voire l'apprentissage, que font ces jeunes ménages de la diversité ethnique.

4. Des expériences urbaines contrastées à Vimont et à Ahuntsic

Ahuntsic est un grand quartier de la ville centrale, assez dense mais aussi plus socialement contrasté que Vimont. Les familles y sont plus directement confrontées à la diversité dans une variété d'espaces publics. Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de distinguer dans les propos de nos interlocuteurs, ce qui relève d'un certain inconfort face à la diversité ethnique et ce qui témoigne d'une distance face au statut socio-économique nettement plus modeste des immigrants récents, et ce, quelle que soit l'origine ethnique de nos répondants. Ainsi, lorsqu'une jeune maman nouvellement installée à Ahuntsic

déclare éviter les parcs qui semblent « trop multiculturels » car elle est exaspérée « d'avoir à fournir des jouets pour tous les enfants du quartier », elle évoque des expériences vécues dans les parcs jouxtant les HLM. Ce type de commentaire n'est cependant pas fréquent et on peut penser que l'offre abondante de beaux parcs dans ce quartier n'y est pas étrangère, chacun pouvant choisir l'environnement qui lui convient le mieux.

Les entrevues révèlent aussi l'interaction réciproque entre la morphologie des quartiers et les modes de vie qu'y mènent les jeunes familles. L'usage intensif de la voiture, le nombre restreint d'espaces de sociabilité publique et un parc domiciliaire dominé par le bungalow font de Vimont un quartier où les côtoiements avec des étrangers – au sens d'inconnus – sont assez limités. La vie sociale des Vimontois s'organise autour de la maison et comme le dit si bien Mélanie « la banlieue, c'est pas tellement chacun pour soi, mais chacun chez soi ».

L'espace vécu par les familles d'Ahuntsic se déploie au contraire sur une échelle plus large, celle du quartier, celui-ci pouvant servir de tremplin à toute la ville. Ce contraste d'expérience de vie urbaine qu'on ne saurait toutefois réduire à l'opposition ville/banlieue, est discuté depuis longtemps dans la littérature en Études urbaines, d'Herbert Gans à Richard Sennett, y compris dans ses implications sur les attitudes face à la diversité. Au-delà de ces différences, les représentations des jeunes familles se rejoignent jusqu'à un certain point dans les deux quartiers: les incertitudes accompagnant l'appropriation d'un contexte multiethnique et les exigences d'une vie quotidienne organisée en bonne partie autour des enfants.

EN GUISE DE CONCLUSION

La composition ethnoculturelle de la métropole montréalaise change très rapidement, et ce même dans les quartiers de classe moyenne, une réalité relativement méconnue. Comment sont vécus ces changements par les jeunes familles, qu'elles soient natives ou immigrantes, à l'échelle de la vie quotidienne? L'enquête menée auprès de 51 ménages en 2011 et 2012 jette un éclairage particulièrement inédit sur ce que nous avons appelé la perplexité des jeunes familles. Certaines se sont dites surprises par la diversité de leur entourage pendant que d'autres hésitent encore quant au sens à donner à ces changements. Si quelques-unes semblent exprimer des points de vue plus tranchés, la plupart font alterner les atouts et les menaces associés à une multiethnicisation croissante de leur milieu de vie, comme si elles n'étaient pas encore sûres de quel côté finira par pencher la balance. Si nous avons relevé quelques différences au sein de notre échantillon entre natifs et immigrants, les attitudes se sont avérées plus contrastées selon les types de quartier, en banlieue ou en ville centrale, du fait de leur morphologie et de l'ordre social local qui y règne.

Dans nos deux quartiers de classe moyenne, il semble y avoir à l'occasion un

chevauchement entre immigration et pauvreté. L'hétérogénéité socio-économique grandissante de leur milieu de vie semble faire écho aux risques de déclassement des couches moyennes évoqués dans d'autres pays (Bosc 2008; Chauvel 2006; Cusin 2012; Langlois 2010). Cela étant dit, il est difficile de distinguer ce qui de la diversité ethnique ou de l'appauvrissement de secteurs souvent concentrés dans des zones à fortes proportions d'immigrants fait problème. Les écoles, les parcs et les bibliothèques se sont avérés des espaces sensibles du côtoiement de la diversité. Mais des usages différenciés de ces espaces du quartier, tel que nous l'avons vu dans certains parcs, fonctionnent à l'occasion comme espaces-tampon, limitant au total les cas de frictions. On voit bien alors le rôle privilégié des équipements collectifs culturels et de loisirs destinés aux familles et des espaces de sociabilité publique bien aménagés pour favoriser l'apprivoisement des différences. Les municipalités multiplient d'ailleurs depuis quelques années, les fêtes et rencontres culturelles ou sportives pour animer les parcs de manière à y attirer tous les types de familles. La fête de la famille de Laval attire chaque été une foule toujours plus nombreuse. Quant à la Maison de la culture d'Ahuntsic (qui voisine un café Internet inauguré par un écrivain réputé, d'origine haïtienne, résidant du quartier), elle bat des records d'achalandage après avoir placé sa programmation à l'enseigne de la diversité culturelle. Les bibliothèques sont aussi devenues dans plusieurs quartiers des lieux de socialisation importants pour les enfants et leurs parents nés à l'étranger. Si dans les quartiers plus défavorisés, les bibliothécaires doivent souvent déployer beaucoup d'efforts pour attirer les familles immigrantes, dans les quartiers de classes moyennes au contraire, ce seraient plutôt les usagers, immigrants et natifs, qui seraient demandeurs d'activités et de services. Ils mettraient ainsi une certaine pression sur le personnel qui lui aussi découvre avec surprise la multiethnicisation croissante et rapide du quartier. Les transformations en cours interpellent en effet au moins autant les responsables d'équipements collectifs comme les bibliothèques que les habitants.

Les quartiers de classe moyenne, souvent absents des préoccupations des chercheurs en Études ethniques, sont le théâtre de transformations mais aussi de défis multiples dans la construction du rapport à la diversité. Prendre la mesure des perplexités de leurs habitants face à la diversité ethnique croissante, tout comme les incertitudes et les promesses, semble être une des conditions à remplir pour participer à l'édification d'une ville inclusive.

NOTES

1. Voir le numéro spécial *Journal of International Migration and Integration* : The Role of Social Capital in Immigrant Integration, 2005, 5(2).

2. « La ville à l'épreuve de la diversité : la cohabitation interethnique dans les quartiers moyens à Montréal », recherche subventionnée par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et dirigée par Annick

Germain et Xavier Leloup avec la collaboration de Martha Radice. Ce programme de recherche portait sur quatre quartiers de classe moyenne. Nous remercions aussi Annie Bilodeau, Valérie Cargote, Marie-Ève Dufresne, Bochra Manaf et Myriam Richard. La thèse de doctorat en Études urbaines de Sandrine Jean intitulée *Revisiter les rapports au quartier. Choix résidentiels et attachement au quartier de jeunes familles de classes moyennes dans la région métropolitaine de Montréal*, co-dirigée par Annick Germain et Richard Morin, prolonge l'analyse de deux de ces quartiers en examinant spécifiquement l'attachement au quartier et les choix résidentiels des jeunes familles. Cette recherche doctorale a aussi été financée par le CRSH que nous en profitons pour remercier.

3. Nous n'aborderons pas ici le débat sur le déclassement des couches moyennes, beaucoup plus important en Europe qu'au Canada.

4. La liste des nouveaux propriétaires à Vimont auxquels sont envoyés des mots de bienvenue est à cet égard fort révélatrice.

5. Quelques familles utilisatrices des lieux et des services publics de Vimont résidaient à Auteuil. Nous avons décidé de les inclure dans notre échantillon de Vimont pour faciliter la présentation des résultats.

6. Suite à des entrevues menées avec des informateurs clés, parcs, bibliothèque, centres et rues commerciales, aréna, centre sportif, culturel et communautaire, patageoire, piscine et terrains de sport, maisons de quartier et de famille ainsi que fêtes et événements de quartier ont fait l'objet d'observations.

7. Les entretiens portaient sur les choix résidentiels, les usages du quartier et ses significations pour les ménages interrogés. Ils ont été enregistrés et retranscrits intégralement, ont été traités à l'aide du logiciel NVivo 9.0 selon un arbre de catégories analytiques hiérarchisées établi de façon déductive et inductive. Le traitement qualitatif de l'ensemble du matériel empirique recueilli a été effectué par le biais d'analyses de contenu thématiques verticales et horizontales (Blanchet et Gotman 2007).

8. Compte tenu des limites imposées par le mode de recrutement (usagers fréquentant un espace public) et par l'hétérogénéité interne des classes moyennes (Bacqué et Vermeersch 2007), les ménages avec un revenu inférieur à 40 000 \$ ($\pm 10\%$ de l'échantillon) et de plus de 120 000 \$ ($\pm 23\%$) n'ont pas été exclus. Les premiers puisque ce sont surtout des familles d'origine immigrante arrivées depuis moins de 5 ans et qui sont encore dans un processus d'ajustement face à leur nouvelle situation, de même que des familles en congé parental (salaire à 75 %). Les seconds puisque en dépit de salaires élevés, ils occupent des postes intermédiaires ou se définissent eux-mêmes comme faisant partie de la classe moyenne, même si en fait ils sont plutôt dans la couche moyenne-supérieure.

9. Faisant référence ici au récent ouvrage d'Authier, Bonvalet et Lévy intitulé *Élire domicile* (2010).

10. Pour les entrevues de couple, l'interlocuteur principal de la citation est indiqué en gras.

BIBLIOGRAPHIE

- Apparicio, Philippe, Xavier Leloup et Philippe Rivet. 2007. La diversité montréalaise à l'épreuve de la ségrégation : pluralisme et insertion résidentielle des immigrants. *Journal of International Migration and Integration* 8.1 : 63-87.
- Authier, Jean-Yves, Catherine Bonvalet et Jean-Pierre Lévy. 2010. *Élire domicile. La construction sociale des choix résidentiels*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Bacqué, Marie-Hélène et Stéphanie Vermeersch. 2007. *Changer la vie ? Les classes moyennes et l'héritage de Mai 68*. Paris : Éditions de l'Atelier.
- Blanchet, Alain et Anne Gotman. 2007. *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*. 2e éd. Paris : Armand Colin.
- Bonvalet, Catherine et Jacques Brun. 2002. Etat des lieux des recherches sur la mobilité résidentielle en France. Dans *L'accès à la ville, les mobilités spatiales en question*, dirs. Jean-Pierre Lévy et Françoise Dureau, 15-64. Paris : L'Harmattan.
- Bosc, Serge. 2008. *Sociologie des classes moyennes*. Paris : La Découverte.
- Brun, Jacques, and Jeanne Fagnani. 1994. Lifestyles and locational choices – Trade-offs and compromises: a case-study in middle-class couples living in the Ile-de-France région. *Urban Studies* 31.6: 921-934.
- Castel, Frédéric. 2012. Un mariage qui aurait tout pour marcher. Implantation et conditions de vie des Québécois d'origine algérienne. Dans *Le Québec après Bouchard-Taylor. Les identités religieuses de l'immigration*, dir. Louis Rousseau, 196-236. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Charbonneau, Johanne et Annick Germain. 1998. Les modèles d'insertion urbaine des groupes ethniques: discussion à partir du cas des quartiers multiethniques montréalais. *Études ethniques au Canada* 30.1 : 97-118.
- Chauvel, Louis. 2006. *Les classes moyennes à la dérive*. Paris : Éditions du Seuil.
- Cornuel, Didier. 2010. Choix résidentiels et analyse économique. Dans *Élire domicile. La construction*

- sociale des choix résidentiels, dirs. J.-Y. Authier, C. Bonvalet et J.-P. Lévy, 15-34. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Cusin, François. 2012. Le logement, facteur de sécurisation pour des classes moyennes fragilisées? *Espaces et sociétés* 1.148-149 : 17-36.
- Dansereau, Francine, Annick Germain et Nathalie Vachon. 2011. *La diversité des milieux de vie de l'agglomération montréalaise et la place de l'immigration*. Montréal: Centre Métropolis du Québec-Immigration et métropoles.
- De Rudder, Véronique. 1984. Trois situations de cohabitation pluri-ethnique à Paris. *Espaces et sociétés* 45 : 43-59.
- Gans, Herbert J. 1967. Social life: Suburban homogeneity and conformity. In *The Levittowners: ways of life and politics in a new suburban community*, ed. Herbert J. Gans, 153-184. New York: Vintage Books.
- Germain, Annick et Martin Alain. 2005. La gestion de la diversité à l'épreuve de la métropole ou les vertus de l'adhocratism montréalais. Dans *Les métropoles et la question de la diversité culturelle : nouveaux enjeux, nouveaux défis*, dirs. Bernard Jouve et Alain Gagnon, 247-264. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Germain, Annick et Nevena Mitropolitiska. 2008. Deux Montréal dans un ou le non étalement de l'immigration. Dans *Vivre en banlieue. Une comparaison France/Canada*, dirs. Serge Jaumain et Nathalie Lemarchand, 79-94. Bruxelles : Peter Lang Éditeur.
- Germain, Annick et Cécile Poirier. 2007. Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états. *GLOBE : Revue internationale d'études québécoises* 10.1 : 107-120.
- Grafmeyer, Yves. 2010. Approches sociologiques des choix résidentiels. Dans *Être domicile. La construction sociale des choix résidentiels*, dirs. J.-Y. Authier, C. Bonvalet et J.-P. Lévy, 35-54. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Green, Anne E. 1997. A Question of Compromise? Case Study Evidence on the Location and Mobility Strategies of Dual Career Households. *Regional Studies* 31.7: 641-657.
- Hebdos Quebec. 2011. *Découvrez le vrai visage du Québec. Un portrait social, relationnel et économique à travers 150 localités de la province*. AXE 2 : Culture et tolérance. <http://www.hebdos.com/HQPortail/files/a5/a52dc068-088a-4e64-90fb-b98826edf1be.pdf>.
- Hiebert, Daniel. 2012. Superdiversity in Canada: A new twist on the old question of integration. Entretiens sur la diversité, Montréal, 27 août 2012.
- Hiebert, Daniel et David Ley. 2003. Assimilation, Cultural pluralism, and Social Exclusion among Ethnocultural groups in Vancouver. *Urban Geography* 24.1: 16-44.
- Hou, Feng, and Zheng Wu. 2009. Racial diversity, minority concentration, and trust in Canadian urban neighborhoods. *Social Science Research* 38.3: 693-716.
- Karsten, Lia. 2007. Housing as a Way of Life: Towards an Understanding of Middle-Class Families' Preference for an Urban Residential Location. *Housing Studies* 22.1: 83-98.
- Labelle, Micheline et Jean-Claude Icart. 2007. Une lecture du débat en cours sur l'accommodement raisonnable et le racisme au Québec. *GLOBE : Revue internationale d'études québécoises* 10.1 : 121-136.
- Langlois, Simon. 2010. Mutations des classes moyennes au Québec entre 1982 et 2008. *Les Cahiers des Dix* 64 : 121-143.
- Leloup, Xavier et Annick Germain. 2012. La métropole fluide : l'évolution de la diversité ethnoculturelle à Montréal (2001-2006). Dans *Inédits*. Montréal : INRS-Centre Urbanisation Culture Société.
- McAndrew, Marie. 2010. *Les majorités fragiles et l'éducation : Belgique, Catalogne, Irlande du Nord, Québec*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- McNicoll, Claire. 1993. *Montréal. Une société multiculturelle*. Paris : Belin.
- Potvin, Maryse. 2012. Relations ethniques et crise des "accommodements raisonnables" au Québec. In *Managing Immigration and Diversity in Canada: A Transatlantic Dialogue in the New Age of Migration*, ed. Dan Rodríguez-García, 249-279. Montréal/Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Putnam, Robert D. 2007. E Pluribus Unum: Diversity and Community in the Twenty-first Century. The 2006 Johan Skytte Prize Lecture. *Scandinavian Political Studies* 30.2: 137-174.
- Qadeer, Mohammad, Sandeepk Agrawal et Alexander Lovell. 2010. Evolution of Ethnic Enclaves in the Toronto Metropolitan Area, 2001-2006. *Journal of International Migration and Integration / Revue de l'intégration et de la migration internationale* 11.3: 315-339.
- Ray, Brian, and Valerie Preston. 2009. Are Immigrants Socially Isolated? An Assessment of Neighbors and

- Neighboring in Canadian Cities. *Journal of International Migration and Integration / Revue de l'intégration et de la migration internationale* 10.3: 217-244.
- Sennett, Richard. 1970. *The Uses of Disorder: Personal Identity and City Life*. New York: W.W. Norton.
- . 1980. *La famille contre la ville. Les classes moyennes de Chicago à l'ère industrielle 1872-1891*. Paris : Éditions recherches.
- Simmons, Alan B. 2010. *Immigration and Canada: Global and Transnational Perspectives*. Toronto: Canada Scholar's Press.
- Statistique Canada. 2002. *Enquête sur la diversité ethnique*. Division de la statistique sociale, du logement et des familles. http://www23.statcan.gc.ca/imdb/p2SV_f.pl?Function=getSurvey&SDDS=4508.
- . 2006. *Recensement de la population de 2006*. <http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/as-sa/index-fra.cfm>.
- Vertovec, Steven. 2007. Super-diversity and its implications. *Ethnic & Racial Studies* 30.6: 1024-1054.
- Wilson, William J., and Richard P. Taub. 2007. *There Goes The Neighborhood: Racial, Ethnic, and Class Tensions in Four Chicago Neighborhoods and Their Meaning for America*. New York: Vintage Books.

SANDRINE JEAN poursuit actuellement son doctorat en études urbaines à l'Institut national de la recherche scientifique, centre Urbanisation, Culture Société (INRS-UCS). Elle est diplômée d'anthropologie de l'Université de Montréal. Ses intérêts de recherche portent sur les représentations sociales de l'espace et les modalités d'appropriation et d'attachement aux lieux. Elle s'intéresse aussi aux choix résidentiels des jeunes familles en ville et en banlieue, ainsi qu'aux changements de la composition ethnique des quartiers. En 2012, elle publiait une étude portant sur les représentations de la ruralité et de l'urbanité québécoise auprès des jeunes.

ANNICK GERMAIN, sociologue, est professeur titulaire au Centre Urbanisation Culture Société de l'Université INRS (Institut national de la recherche scientifique). Ses travaux de recherche récents portent sur les projets résidentiels de mixité sociale, sur les dynamiques sociales de cohabitation à l'échelle des quartiers, et sur les transformations urbaines et sociales associées à l'immigration dans les métropoles canadiennes. Elle a notamment effectué plusieurs recherches sur la gestion municipale de la diversité, y compris religieuse, sur la cohabitation interethnique dans les quartiers multiethniques, sur la situation du logement des immigrants et sur le cosmopolitisme. Elle a co-publié avec Damaris Rose, *Montréal: The Quest for a Metropolis* chez John Wiley & Sons en 2000 à Londres et co-dirigé plusieurs ouvrages.